Pain, Marie Joseph
Benoit

PQ
2380
P23B4

VERTPRÉ, rôle de BENOIT
dans le Pauvre de Notre dame

Th. du Vaudeville — Vaud. en 2 Actes

J.F. del.

Mais ce qu'on donne au hasard
Se retrouve tôt ou tard ;
De payer un bon office
Quelque fois le moment vient :
Un grand oublie un service
Mais un petit s'en souvient . Acte I.er Scene VI.

A Paris chez Martinet Libraire, rue du Coq N.os 13 et 15.

BENOIT,

OU LE

PAUVRE DE NOTRE-DAME;

COMEDIE-ANECDOTE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. JOSEPH PAIN ET D.***

DUMERSAN

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le* 23 *novembre* 1809.

PQ
2380
P23B4

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n°. 1, rue de Richelieu.

1809.

DEC 29 1972

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
BENOIT.		M. Vertpré.
DORSEY, jeune Avocat.		M. St.-Estève.
CONSTANCE.		M.elle Rivière.
MARGUERITE, vieille Gouvernante.		M.me Duchaume.
M. JOBELIN, Commissaire du quartier.		M. Fontenay.
LOUISON, sa fille.		M.elle Bodin.
CORNET, clerc du Commissaire.		M. Joly.
DESCARRIERES.		M. Seveste.
M.me BOURDON, fruitière, femme du sonneur de Notre-Dame.		M.me Blosseville.
MARIE-JEANNE, poissarde.		M.elle Minette.
M. et M.me JOBELIN.	Cousins du Commissaire.	M. Etienne.
		M.elle Thérèse.
M.me PICHARD.		M.elle Chapelle.
LE PETIT JOBELIN.		M.elle Jenny.
LE PETIT PICHARD.		M.elle Virginie.
Parens.		
Poissardes.		
Soldats du guet.		
Un violon.	Personnages muets.	
Deux hommes en manteaux.		

La scène, à Paris, en 1764.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Contre le donneur d'eau bénite,
Si, critiquant hors de saison,
La cabale aujourd'hui s'agite,
Exorcisez bien ce démon ;
Vous savez qu'un succès l'assomme.
Aux bravo d'un parterre entier,
Ah! qu'elle se démène comme
Un diable dans un bénitier.

BENOIT,

OU LE

PAUVRE DE NOTRE-DAME.

ACTE I.er

(Le théâtre représente la place Notre-Dame. Sur la droite du spectateur, on voit un coin du portail de la cathédrale : de l'autre côté, près de l'avant-scène, une maison avec une fenêtre à balcon au premier, garnie d'une jalousie. En bas, la boutique de fruitière, et au-dessus, ces mots, en lettres noires et ronges alternativement : *Chambres et cabinets garny à loué.*)

SCENE PREMIERE.

Madame BOURDON, MARIE-JEANNE, *écossant des pois à la porte de la boutique*

MARIE-JEANNE.

AIR :

G'n'y a pas d' sot métier
Quand on le fait avec sagesse.
Voyez c'gros banquier
Qui perd en un jour sa richesse ;
C'malheureux joueur
Qui croit au bonheur ;
Et la p'tit' maîtresse qui brille
Aux dépens de plus d'un' famille....
Il vaut mieux, je crois,
Ecosser des pois.

ENSEMBLE.

Il vaut mieux, etc.

Madame BOURDON.

Tu as raison, Marie-Jeanne.

Même air.

Ce fier spadassin
Rencontrera queq' jour son maître ;
C'banqueroutier malin,
En Grève on le verra paraître ;
C't avare amass'ra
Puis on l' volera ;
Et c't' Agnès à l'air hypocrite,
On saura bientôt sa conduite.....
Il vaut mieux, je crois,
Ecosser des pois.

ENSEMBLE.

Il vaut mieux, etc.

Madame BOURDON.

Encore un litron, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE.

Eh ! pour qui donc, madame Bourdon ?

Madame BOURDON.

Pour un plaideur qui donne à dîner à son juge.

MARIE-JEANNE.

Il gagnera son procès : ça vaut bien un écu pour lui.

Madame BOURDON.

Le reste est pour un sous-fermier qui doit souper avec une danseuse de l'Opéra.

MARIE-JEANNE.

Un sous-fermier ! ma commère.... Six francs le litron.

Madame BOURDON.

Pardin'! c'est du nouveau.

MARIE-JEANNE.

En ce cas, il faut le faire payer.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

C' n'est qu' par ses piquans attraits
Qu' la nouveauté plait aux hommes,
Et dans c' bon sieq' où nous sommes,
Mon dieu, comme on court après !
Mais on n'a point de sagesse,
Et dans une folle ivresse,
Pour l'obtenir on se presse.....
Chacun, dans sa vive humeur,
Va tant à la découverte,
Qu'à st'heure il faut être alerte
Pour avoir de la primeur.

Madame BOURDON.

On en fait quand on n'en a pas; c'est le fin du métier.... Mais tu es bien gaie, ce matin.

MARIE-JEANNE.

Est-ce que j'suis jamais triste, donc? J'ai dix-huit ans, l'cœur sensible, d'l'amour dans la tête, pas le sou dans ma poche.... Mais je vais me marier.

Madame BOURDON.

Pour te rachever ?

MARIE-JEANNE.

Faut ben s'donner du contentement : ce ne sont pas l'z écus qui en donnent... Sans aller plus loin... Ne vois-tu pas mamzelle Jobelin, un gros bonnet du quartier, la fille du commissaire, rien que ça; eh ben! ça vous a ses trente ans, et ça n'se marie pas.

Madame BOURDON.

Ah! mon dieu si; elle se marie.... aujourd'hui même.

MARIE-JEANNE.

Il était temps. Pauvre jeunesse!... ça lui fera du bien : et qu'est-c'qu'elle épouse ?

Madame BOURDON.

Un joli garçon, ma foi; celui qui demeure là, M. Descarrières.

MARIE-JEANNE.

Tiens ! le faraud du quartier Notre-Dame ! Il n'a donc pas le sou ?

Madame BOURDON.

Non ; mais il a des dettes.

MARIE-JEANNE.

C'est toujours ça. Et M. Cornet, le clerc du commissaire, qu'est-ce qu'il dira ?

Madame BOURDON.

M. Cornet !.... Est-ce qu'il faisait les yeux doux à mamzelle Jobelin ?

MARIE-JEANNE.

Pardin ! on ne parlait que de ça.

Madame BOURDON.

Tiens ; il nous le dira lui-même : le voilà qui va, comme de coutume, se faire coiffer chez maître André, le perruquier du coin....

SCÈNE II.

LES MÊMES, CORNET, *le dessous noir, la camisolle d'indienne, les cheveux roulés, le chignon relevé, portant sa boîte à poudre.*

CORNET, *sans faire attention aux autres.*

Allons chez le poëte perruquier ; il doit avoir fini hier soir son Tremblement de terre de Lisbonne.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

Ce grand homme sait en coiffant,
Chaque matin dans sa boutique,
Reciter d'un air triomphant
Les vers de son œuvre tragique.
C'est en rasant qu'il faut le voir ;
Mais son geste me met en peine ;
S'il allait prendre son rasoir
Pour le poignard de Melpomène !

Madame BOURDON.

Eh ! M. Cornet, par ici, on a à vous parler.

CORNET.

De quoi s'agit-il? présentez votre requête. Y a-t-il matière à plainte criminelle ou civile ?

MARIE-JEANNE.

Eh! non, imbécile. On veut te dire un petit bonjour en passant.

CORNET.

Marie-Jeanne a toujours le propos jovial.

MARIE-JEANNE.

Sûrement, petit brutal. Si on te parle, c'est qu'on t'aime. Allons, dis-nous donc un chose : tu laisses donc marier la fille de ton commissaire ?

CORNET, *soupirant.*

Contre la loi de la nécessité on voudrait en vain faire rebellion.

MARIE-JEANNE.

Il a de l'esprit comme un petit lion.

Madame BOURDON.

A quelle heure donc le mariage?

CORNET.

La bénédiction pour dix heures, le festin pour midi ; ainsi qu'il a été arrêté entre les parties contractantes, hier, en l'étude de maître Jobelin, notaire, cousin-germain du commissaire, mon patron.

Madame BOURDON.

Eh ben, Marie-Jeanne, il n'y a pas de temps à perdre pour les bouquets.

MARIE-JEANNE.

Et vous, madame Bourdon, allez donc dire à votre homme de tenir prêt son carillon.

CORNET.

Ah ! que d'affaires cette noce-là me donne ! Le père Jobelin ne met plus les pieds à l'étude ; tout m'y regarde maintenant. Y a-t-il dans le quartier une dispute, une arrestation, un vol, des coups de bâton, tout roule sur moi.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Enquête, dossier, chemise,
Rien ne se fait sans Cornet.
Faut-il que l'on verbalise,
On n'écrit point sans Cornet.
L'innocent qu'on noircissait,
Qui le rendra blanc et net?
C'est Cornet. (*bis*)
Le commissaire, en effet,
Ne peut se passer de Cornet.

Madame BOURDON.

C'est vrai qu'il a du mal dans cette place-là.

CORNET, *soupirant.*

Ah ! madame Bourdon !

MARIE-JEANNE.

Ma fin' ! je croyais qu'il aurait pour sa peine la fille et la charge.

CORNET, *soupirant encore.*

Ah ! Marie-Jeanne ! qui est-ce qui a fait le succès de l'étude de M. Jobelin ?

Madame BOURDON, *à Marie-Jeanne.*

C'est bien lui.

CORNET.

Qui est-ce que l'on charge des affaires épineuses?

MARIE-JEANNE.

Tiens, c'est toi.

CORNET.

Encore hier, cette importante affaire que mon-

seigneur le lieutenant de police a tant à cœur.... ; à qui l'a-t-on remise ? à moi.

Madame BOURDON.

Qu'est-ce que c'est que c't'affaire là?

CORNET.

Chut ! un mystère politique.

MARIE-JEANNE.

Un mystère ! conte-nous ça, mon chou.

CORNET.

Vous êtes des femmes.

Madame BOURDON.

Point du tout : nous sommes vos voisines, vos amies, et d'une discrétion.... Marie-Jeanne, t'ai-je jamais dit que Jean Louis allait chez Madeleine ?

MARIE-JEANNE.

Ah ! jarni, je ne savais pas cela. Comment....

Madame BOURDON.

Paix donc. Et vous, M. Cornet, vous ai-je appris que mamzelle Jobelin allait tous les soirs sur le Pont-Rouge avec M. Descarrières ?

CORNET.

Tandis que je lui faisais la cour ! Se peut-il? La perfide !

Madame BOURDON.

Vous n'en saviez rien... et je le voyais tous les jours. Vous ai-je jamais dit que le père Benoît, le donneur d'eau bénite de Notre-Dame....

CORNET.

Benoît.... Qu'a-t-il donc fait?

Madame BOURDON.

Rien, rien... C'est un être bien original que ce Benoît... On est loin de le connaître dans le quartier... Moi, je sais bien... Mais il faut être discret.

CORNET.

C'est pour cela que je ne vous dirai rien.

Madame BOURDON.

AIR : *Courez vîte et cherchez le patron.*

Ne craignez point ici d'trahison,
Dit' nous c' myster'-là sans façon.

CORNET.

Non.

MARIE-JEANNE.

Quoi ! s'méfier de nous sans raison !
Conte-nous donc ça, mon garçon.

CORNET.

Non.

MARIE-JEANNE.

J'te donne un bouquet,
Mon cher Cornet.

Madame BOURDON.

Moi, des petits pois ;
J' vous fais crédit pendant un mois.

MARIE-JEANNE.

Oui : quand nous l' saurons,
Nous t'fleurirons,
Nous t' régal'rons,
Et tout' deux nous t'embrasserons...

ENSEMBLE.

Mad. BOURD. } Ne craignez point ici d'trahison,
MARIE-JEAN. } Ne crains pas ici de trahison,

} Dit'nous c'mystèr'-là sans façon,
} Dis-nous. . . . . .

Quoi ! s' méfier de nous sans raison !

Contez } nous donc ça, mon garçon.
Conte }

CORNET.

Non.

Si vous saviez de quelle importance est cette affaire!

Vous avez entendu parler du fameux masque de fer ?

Madame BOURDON.

Je crois bien !

CORNET.

Vous n'avez jamais su qui c'était ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non ; eh bien ?

CORNET.

Eh bien ! ni moi non plus. Vous avez entendu dire que M. de la Tude s'était échappé de la Bastille ?

LES DEUX FEMMES.

Oui, oui ; eh bien ?

CORNET.

Vous ne savez pas comment ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non.

CORNET.

Ni moi non plus. On vous a dit que madame de Pompadour était morte...

Madame BOURDON.

Il y a quelques jours.

CORNET.

Vous ne savez pas de quoi ?

LES DEUX FEMMES.

Non, non.

CORNET.

On prétendait qu'on voulait l'empoisonner... Et M de la Tude imagina d'envoyer à madame de Pompadour un petit paquet de cendres.

MARIE-JEANNE.

Tiens, des cendres !

CORNET.

Il y a long-temps de cela. C'était une plaisanterie : on prit la chose au sérieux, et l'on mit M. de la Tude à la Bastille, d'où il s'est sauvé..... On le cherche... Aujourd'hui même je dois faire des visites domiciliaires... Vous voilà bien contentes... Je vous tiens quittes toutes les deux de vos cadeaux, et je vais me faire friser pour la noce... Ne me compromettez pas! (*Il sort.*)

SCENE III.

MADAME BOURDON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

La drôle d'histoire, madame Bourdon!

Madame BOURDON.

Ça fera du bruit... Mais je n'ai pas bien compris...

MARIE-JEANNE.

Je l'ai bien entendu, moi : il s'agit de chercher M. de la Tude, qui a voulu empoisonner le masque de fer....

Madame BOURDON.

Dont madame de Pompadour est morte....

MARIE-JEANNE.

Avec un paquet de cendres.

Madame BOURDON.

Et qui s'est sauvé de la Bastille....

MARIE-JEANNE.

Par ordre de M. le lieutenant de police....

Madame BOURDON.

Et l'on ne sait pas qui c'est.

MARIE-JEANNE.

C'est ça, c'est clair! Quelle histoire! Nous en aurons pour quinze jours à conter dans le quartier.

Madame BOURDON.

Mais l'heure s'avance : vas avertir tes camarades et préparer les bouquets.

MARIE-JEANNE.

Et vous, montez vîte à la tour pour prévenir votre mari. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

Madame BOURDON.

Il en a bien besoin le cher homme!

AIR : *Vaudeville du Printems.*

Depuis dix ans je suis la femme
De monsieur Bourdon le sonneur;
Dans l' commenc'ment, à Notre-Dame,
Il s'en tirait avec honneur;
Tant d'exercice en conscience
A bien fatigué c' pauvr' Bourdon,
Et maint'nant faut l' prév'nir d'avance
Pour mettre en train son carillon.

Ah! voilà Benoît qui sort de Notre-Dame.

SCENE V.

Madame BOURDON, BENOIT.

Madame BOURDON.

Et ben, père Benoît, v'la une aubaine pour vous : le mariage de mademoiselle Jobelin.

AIR : *Consultons le registre* (du Prix).

Je vous vois avec zèle
Offrant vot' goupillon,

Disant qu' la femme est belle
Et l' mari beau garçon,
Q' d'ailleurs, avec son mérite,
Il n' manq'ra pas d'être heureux....
Enfin vous vendrez au mieux
Votre eau bénite.

BENOIT.

Ah ! que dis-tu, ma chère !
Dans le siècle présent
Mon état ne va guère;
On le fait trop en grand.
Gens avec, on sans mérite,
Adroits marchands de crédit,
Ont plus que moi le débit
De l'eau bénite.

Madame BOURDON.

Toujours le petit mot pour rire !.. Ah çà, père Benoît, dites-moi donc la chanson où vous avez mis votre histoire.

BENOIT.

Une autre fois, madame Bourdon, une autre fois; j'aperçois quelqu'un à qui je veux parler.

Madame BOURDON.

Pas de gêne entre nous, père Benoît.... Moi je vais retrouver notre homme. (*Elle fredonne en s'en allant.*)

Car maint'nant faut l' prév'nir d'avance
Pour mettre en train son carillon.

(*Elle sort. Dorsey paraît.*)

SCENE VI.

BENOIT, DORSEY.

Dorsey s'avance sans voir Benoît.)

BENOIT.

(*à part*) Il paraît plus rêveur qu'à l'ordinaire;

accomplissons mon projet, et tâchons de l'aborder. (*haut*) Monsieur....

DORSEY, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est toi, Benoît? je ne t'ai rien donné aujourd'hui. (*Il fouille dans sa poche*).

BENOIT.

Gardez votre argent, monsieur. J'ai sur le cœur toutes les pièces de douze sous que vous m'avez données; chacun son tour, et je veux m'acquitter envers vous en tâchant de vous être utile.

DORSEY.

Qui t'a dit que j'eusse besoin de quelqu'un?

BENOIT.

J'en suis sûr, et me voilà.

DORSEY.

Allons, tu extravagues.

BENOIT.

Je n'eus jamais autant de bon sens; je prie monsieur Dorsey de le croire.

DORSEY.

Tu sais mon nom?

BENOIT.

Comme le mien, et je n'ignore aucune particularité de votre vie.

DORSEY.

Comment?

BENOIT.

Vous allez voir.

AIR: *De Haine aux Femmes.*

Dans le midi de la France
On vous vit naître, je crois,
L'an mil sept cent trente trois.
Orphelin dès votre enfance,
Avocat plein d'éloquence,

Votre début au palais
Fit présager vos succès;
Vous avez de la conduite,
De l'esprit et du talent,
De l'honneur et du mérite;
Mais vous n'avez pas d'argent.

DORSEY.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que tu dis.

BENOIT.

Vous désirez une charge dans la magistrature.... Elle coûte trente mille francs; je veux vous les faire trouver.

DORSEY.

Toi, mon pauvre ami?

BENOIT.

Moi-même.

DORSEY, *souriant.*

Allons donc!

BENOIT.

Même air.

Çà, ne méprisons personne;
Car, si petit que l'on soit,
On rend lorsque l'on reçoit;
Au pauvre celui qui donne
A son bon cœur s'abandonne:
Mais ce qu'on donne au hasard
Se retrouve tôt ou tard;
De payer un bon office
Quelque fois le moment vient:
Un grand oublie un service;
Mais un petit s'en souvient.

DORSEY.

Je veux croire à ton bon cœur, à ta reconnaissance; mais trente mille francs....

BENOIT.

Cela fait dix mille écus.

DORSEY.

Et tu peux me les faire avoir?

BENOIT.

BENOIT.

Aujourd'hui même.

DORSEY.

(*à part*) Je ris malgré moi de la folie de ce brave homme. (*haut*) Tu es donc riche, Benoît?

AIR:

Les présens de plus d'un fidèle,
Chez toi feraient-ils rouler l'or?
Crésus d'une espèce nouvelle,
Ouvre donc pour nous ton trésor.
Il faut venir à ton école;
Tu sus, par un art singulier,
Détourner dans ton bénitier
Une des sources du Pactole.

BENOIT.

Monsieur croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est que le Pactole?

Même air.

Je pourrais dire qu'en Lydie
Ce fut un fleuve trop vanté;
Mais laissons là l'allégorie,
Ne disons que la vérité.
Des dons d'une fortune amie
Chacun peut jouir constamment;
Et de l'homme sage et prudent
Le Pactole est l'économie.

DORSEY, *à part.*

Il m'étonne.

BENOIT.

Mais je ne vous ai pas dit que j'étais riche... J'ai des amis qui le sont, et sur ma recommandation...

DORSEY.

Ah! sur ta recommandation....

BENOIT.

Elle n'est pas mauvaise, et ce ne serait pas la première fois....

DORSEY.

Mais quel homme es-tu donc?

BENOIT.

Les uns m'appellent un original, les autres Benoît le donneur d'eau bénite.

DORSEY.

Et tu es....

BENOIT.

L'un et l'autre... A propos, Monsieur, où en est votre affaire avec le premier ministre?

DORSEY, *à part.*

Serait-ce un traître?

BENOIT.

Ah! dame; plaider contre le parent d'un homme tout-puissant, et gagner sa cause encore!

DORSEY, *à part.*

Suis-je bien en sûreté avec lui?

BENOIT.

Vous vous méfiez de moi... Fi donc! Monsieur. Ma figure ne promet-elle pas un honnête homme? Eh bien! je tiens sa parole.

DORSEY.

Mon ami, tu ne veux pas me perdre?

BENOIT.

Au contraire.

DORSEY.

Eh bien! je t'avouerai que je suis dans des transes continuelles. J'ai su de bonne part qu'il y a quelques jours le ministre a parlé de moi, et qu'il a menacé de recommencer ses poursuites.

BENOIT.

Eh bien! je ne savais pas cela.

DORSEY.

J'ai été obligé de me cacher en arrivant à Paris.

BENOIT.

On vous cachera encore. Tranquillisez-vous, nous verrons cela. Vos craintes ne vous donnent guères de prudence : hier encore, cette querelle avec Descarrières...

DORSEY.

Tu l'appelles Descarrières ?

BENOIT.

Oui, Monsieur.

DORSEY.

J'espère bien en tirer vengeance, et aussitôt que je saurai sa demeure....

SCENE VII.

LES MÊMES, CORNET, *coiffé, de la poudre sur la figure*, DESCARRIÈRES.

CORNET, *sous la fenêtre de Descarrières.*

AIR : *Du Calife de Bagdad.*

(*à part*)

Le futur, je le crois, ne se dépêche guères.
Appelons-le bien fort. Hé ! monsieur Descarrières !

(*Descarrières paraît à la fenêtre.*)

Eh quoi ! déjà manquer au rendez-vous !
On ne saurait se marier sans vous.
On vous attend....

DESCARRIÈRES.

Eh mon dieu ! l'on y va.

DORSEY, *à part.*

Il demeure là; bon, je lui remettrai mon car-

tel. (*Il prend dans sa poche une lettre, qu'il resserre un moment après.*)

CORNET.

Se faire attendre un jour de mariage!

DESCARRIÈRES, *à part.*

S'il savait que je ne peux pas sortir.... Maudite lettre de change!

CORNET.

Je vous préviens que mademoiselle Jobelin est très-pressée, entendez-vous?

DESCARRIÈRES.

Monsieur Cornet, j'attends mon tailleur et mon cordonnier. (*à part*) Que vois-je! Dorsey! raison de plus pour ne pas sortir. (*Il ferme sa fenêtre.*)

CORNET.

Bonjour, Benoît. (*à part*) Quel est cet homme-là? (*à Descarrières*) Je vais vous annoncer.... (*regardant encore Dorsey*) Il a l'air de se cacher de moi. (*à Descarrières*) Vous allez venir, n'est-ce pas, monsieur Descarrières?... Adieu, Benoît. (*à part, en s'en allant*) Cet homme-là m'est très-suspect. (*Il sort en attachant les yeux sur Dorsey.*)

SCENE VIII.

DORSEY, BENOIT.

BENOIT.

Avouez, Monsieur, que vous êtes bien aise de savoir la demeure de Descarrières, pour lui porter le cartel qui est dans votre poche.

DORSEY.

Qui te l'a dit?

BENOIT.

Qu'importe ?

DORSEY.

Tu as donc un démon familier qui t'apprend tout ?

BENOIT.

J'espère que ce sera votre bon génie, Monsieur. Si vous n'aviez pas perdu votre temps à chercher votre adversaire, vous auriez été ce matin, comme à l'ordinaire, vous promener au Jardin du Roi.

DORSEY, *à part.*

Allons, encore !

BENOIT.

AIR : *Morgué ! qu'ta mère est donc sauvage.*

La botanique, je parie,
En ce lieu ne vous conduit pas ;
Ce n'est pas la ménagerie :
L'amour seul y guide vos pas.
Le mystère y mène sans crainte
L'objet qui sait vous captiver ;
Et vous n'allez au labyrinthe,
Que pour vous y mieux retrouver.

DORSEY.

Tu sais encore cela !

BENOIT.

C'est une fort jolie demoiselle qui va se promener avec sa gouvernante : aujourd'hui, peut-être, on vous aura cherché.

DORSEY.

Tu crois ?

BENOIT.

Tenez, Monsieur, tenez ; la voilà qui revient du labyrinthe, et Thésée n'y était pas.

DORSEY.

Que vois-je ? Constance ! (*Il va au-devant d'elle.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, CONSTANCE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *se mettant brusquement entre Dorsey et Constance.*

Monsieur, votre servante.... Bonjour, monsieur Benoît.

CONSTANCE, *à Benoît, affectueusement.*

Bonjour, mon ami.

BENOIT.

Votre serviteur, Mademoiselle.

DORSEY.

(*à part*) Il la connaît. (*haut*) Vous venez, sans doute, du Jardin du Roi?

MARGUERITE.

Monsieur l'a deviné.... La promenade était charmante.

CONSTANCE.

Que dis-tu donc, Marguerite? (*jetant un coup-d'œil sur Dorsey*) Je n'y ai vu personne.

MARGUERITE.

Ah! oui, personne de connaissance.

BENOIT, *faisant un signe à Marguerite.*

Ah! Mademoiselle a des connaissances au Jardin du Roi?

MARGUERITE.

Oui, père Benoît; nous y voyons Monsieur de temps en temps; il est si honnête pour moi, si galant avec Mademoiselle... Avec cela, il est si instruit : il nomme tout ce que l'on voit au Jardin du Roi; il parle de fleurs avec Mademoiselle, et d'ani-

maux avec moi. C'est charmant.... En vérité, c'est bien dommage que Monsieur ne soit qu'une amitié de promenade....

DORSEY.

Eh! bonne Marguerite, ne faut-il pas qu'on se voie quelque part?

AIR: *Si malgré moi je fais naître des plaintes* (Chaumière Moscovite)

Par une rencontre imprévue
La sympathie agit sur nous.
D'abord on se connaît de vue,
Puis le hasard arrange un rendez-vous.
Si les cœurs sont d'intelligence,
Le doux lien est bientôt affermi,
Et d'une simple connaissance
On fait un véritable ami.

BENOIT, *à part.*

Fort bien.

CONSTANCE.

Vous allez un peu vîte, Monsieur.

AIR : *Du Divorce* (de Chardini).

Vous croyez à la sympathie,
A la puissance d'un regard:
Mais l'amitié, doux charme de la vie,
N'est point la fille du hasard.
A cette légère influence,
Bien loin que les cœurs soient soumis,
Souvent on cesse d'être amis
Dès que l'on a fait connaissance.

DORSEY.

Mademoiselle parle généralement?

BENOIT.

Eh! sans doute. (*bas à Constance*) Ma chère amie, comment trouvez-vous ce jeune homme?

CONSTANCE, *bas.*

Mais....

BENOIT, *de même.*

Point de mais.... Je l'estime beaucoup.

CONSTANCE, *de même.*

Je puis donc l'estimer aussi?

BENOIT, *de même.*

Comme vous voudrez.

CONSTANCE, *de même.*

Vous savez bien que je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

BENOIT.

(*bas à Constance*) Je n'en ai qu'une; c'est de te rendre heureuse. (*haut*) Mais que nous ne vous arrêtions pas plus long-temps.

MARGUERITE.

Oui, nous avons affaire à la maison. Vous verra-t-on bientôt, monsieur Benoît?

BENOIT.

J'en ai le projet.

CONSTANCE, *à Benoît.*

Sans adieu, mon bon ami.

BENOIT.

Mademoiselle, je vous salue.

DORSEY.

J'espère, Mademoiselle, que j'aurai le bonheur de vous voir demain matin?

MARGUERITE.

Oui, oui, s'il ne pleut pas.

CONSTANCE.

Ma bonne, je crois qu'il fera un temps superbe.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

BENOIT, DORSEY, *peu après* DESCARRIERES.

DORSEY, *qui a reconduit les deux femmes, revenant précipitamment.*

Mon ami, mon cher ami, que je t'embrasse!

BENOIT.

Volontiers, Monsieur; mais pourquoi?

DORSEY.

Tu es un ange que le ciel m'envoie.

BENOIT.

Je suis tout ce qui vous plaira; mais encore...

DORSEY.

Tu connais Constance, tu peux me présenter dans la maison. Une fois introduit, j'ai une proposition à te faire. J'ai remarqué certains signes que tu faisais à Marguerite.

BENOIT, *effrayé.*

Quoi! Monsieur, vous avez deviné....

DORSEY.

Que tu étais amoureux de la gouvernante.... Tu m'as l'air d'être encore un luron.

BENOIT.

Vous êtes bien honnête.

DESCARRIÈRES, *à part, entr'ouvrant sa fenêtre.*

Encore Dorsey sous ma fenêtre! Penserait-il à notre dispute d'hier?

DORSEY.

Allons, mon ami.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Usons dans cette maison
D'un innocent artifice;

Tous deux rendons-nous service,
Travaillons à l'unisson.
Vante-moi près de Constance;
Près de la bonne d'avance,
Sois sûr que mon éloquence
Pour toi ne néglige rien.
Chacun plaît à son amie:
C'est ainsi que dans la vie
Un peu d'aide fait grand bien.

BENOIT.

C'est parfaitement arrangé : mais parlons raisonnablement....

DESCARRIÈRES, *à part.*

Ecoutons sans être vu.

BENOIT.

Et avant d'accepter votre proposition, permettez que je reproduise la mienne. Il vous faut trente mille francs pour la charge en question. Voici une lettre que je vous ai préparée : l'homme à qui je l'adresse vous les donnera.

DORSEY, *prenant la lettre.*

Me les donnera!

BENOIT.

Oui, Monsieur, à condition que vous épouserez sa fille, qui est fort jolie, bien élevée, et à qui il donne cette somme en dot.

DORSEY, *tendant la lettre à Benoît.*

Adieu, Benoît.

BENOIT.

Monsieur, monsieur....

DORSEY.

Tu t'es trompé, mon ami : l'ambition n'a point de prise sur un cœur que l'amour occupe tout entier. Sans la possession de Constance, il n'est point de bonheur pour moi ; et, si je ne puis être son

époux, je vais ensevelir dans ma province et mon imprudent amour et mes regrets éternels.

BENOIT.

Comment! vous refusez...

DORSEY.

Reprends ta lettre....

BENOIT.

Lisez au moins l'adresse.

DORSEY.

Que vois-je! *A monsieur Dumont!* C'est le nom du père de Constance.

BENOIT.

Oui, à-peu-près.

DORSEY, *mettant la lettre dans sa poche.*

Ah! mon ami, tu me sauves la vie! Mais par quel hasard connais-tu donc?...

SCENE XI.

LES MÊMES, MADAME BOURDON, DESCARRIERES.

Madame BOURDON.

Eh! vîte, vîte, Benoît.

AIR : *Voilà, voilà la petite laitière.*

Voilà, voilà la noce qui s'avance,
L'mariag' met tout l'monde en train.
C'est ben joli lorsque cela commence;
C' n'est pus la mêm' chose à la fin.

(*Madame Bourdon s'éloigne un peu.*)

DORSEY, *bas à Benoît.*

Dis-moi par quel moyen adroit
Tu connus l'amour qui m'engage.

BENOIT.

A mon poste je vais tout droit,

Au mariage,
C'est l'usage;
Et chacun, en mouillant son doigt,
Donne quelque chose à Benoît.

Madame BOURDON, *revenant.*

Voilà, voilà la noce qui s'avance, etc.

(*La noce paraît. Benoît entre à Notre-Dame.*)

SCENE XII.

DORSEY, à l'écart; MADAME BOURDON, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, MADAME PICHARD, LE COUSIN ET LA COUSINE JOBELIN, LA PETITE PICHARD, LE PETIT JOBELIN, CORNET, DESCARRIERES, PARENS, UN VIOLON conduisant la noce, DEUX HOMMES en manteaux dans le fond du théâtre.

TOUS.

AIR : *Du Droit du Seigneur.*

Descends, amour,
Dans ce séjour;
Pour toi quel beau jour!
Viens doubler leur ivresse,
Couronner leur chaste tendresse;
De nœuds, de fleurs
Et de faveurs
Enchaîne ces deux cœurs.
Qu'hymen dans le fond de leur âme
N'éteigne point ta flamme.
Amour, charmant amour,
Descends dans ce séjour.

(*La noce s'arrête.*)

JOBELIN.

Mais, que diable! mon gendre est bien paresseux!

Madame PICHARD.

Et l'on ne peut rien faire sans lui.

Mademoiselle JOBELIN.

Ah! mon père, j'ai des pressentimens affreux.

J'ai rencontré hier un chat noir, la salière s'est renversée à souper, et j'ai rêvé cette nuit de perles défilées.

Le cousin JOBELIN.

Très-mauvais signe.

CORNET, *sous la fenêtre de Descarrières.*

M. Descarrières, votre tailleur est-il venu ?

DESCARRIÈRES, *entr'ouvrant sa jalousie.*

Je vous suis ; allez à l'église, j'y suis aussitôt que vous. (*à part*) Toujours ce Dorsey !

(*Il referme sa fenêtre.*)

Mademoiselle JOBELIN.

Je ne me sens pas bien.

JOBELIN.

Rassure-toi ; il nous dit qu'il va venir.

Fanfan JOBELIN, *à la cousine Jobelin.*

Maman, le mariage va-t-il bientôt commencer ?

Félicité PICHARD.

Taisez-vous donc ! est-ce qu'un enfant fait de ces questions-là ?

La cousine JOBELIN.

En vérité, les hommes sont plus longs à leur toilette que les femmes.

Le cousin JOBELIN.

Et cependant, mon cœur, vous êtes parfaitement mise.

JOBELIN.

Allons, messieurs, allons.

Le cousin JOBELIN.

Violon, un coup d'archet.

TOUS.

Descends, amour, etc.

(*La noce entre à Notre-Dame.*)

SCENE XIII.

DORSEY, MADAME BOURDON, DESCARRIERES, les deux Hommes en manteaux au fond du théâtre.

DORSEY, *à part.*

Remettons mon cartel.

Madame BOURDON, *revenant de suivre la noce.*

Il y a dix ans que j'étais comme cela !... Comme ça passe !

DESCARRIÈRES, *à part, rouvrant sa fenêtre.*

Ils sont partis, sans doute... (*apercevant Dorsey*) Non, pas tous. Que diable fait-il là? Et ces deux hommes là-bas qui ont l'air... Ah! c'est pour moi!

Madame BOURDON.

Que demande Monsieur dans cette maison?

DORSEY.

Monsieur Descarrières.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Ahie! ahie!

DORSEY.

Faites-moi le plaisir de lui remettre ce billet sur-le-champ; j'en attends la réponse derrière Notre-Dame. (*Il sort.*)

DESCARRIÈRES, *à part.*

C'est un cartel.

SCENE XIV.

DORSEY, Madame BOURDON.

(*Les hommes en manteaux paraissent alternativement.*)

Madame BOURDON.

Ce jeune homme a bien le temps de recevoir des lettres dans ce moment-ci!... On l'attend... il fait sa toilette... Eh non! le voilà encore à sa fenêtre. Monsieur Descarrières, une lettre pour vous.

DESCARRIÈRES.

Montez, la porte est ouverte. (*Madame Bourdon entre*) Quelle situation! Ma future à l'église, moi à la fenêtre, ne pouvant sortir, et, pour comble de bonheur, un cartel qui m'arrive. Ah! mademoiselle Jobelin! mademoiselle Jobelin! que votre dot me cause de regrets!

AIR : *Vaudeville de la Piété filiale.*

On dit que ses louis sont vieux,
Qu'elle fut jolie et bien faite,
Et maintenant ce n'est que sa cassette
A qui l'on trouve de beaux yeux.
Pour eux je brûle d'un beau zèle;
Le temps ne les a point flétris;
Il a vraiment respecté les louis
Beaucoup plus que la demoiselle.

D'un autre côté, rompre un mariage au moment de la célébration.... cela fera du bruit dans Paris, et me donnera une célébrité....

Madame BOURDON, *qu'on ne voit pas.*

Tenez, mon voisin; on attend la réponse derrière Notre-Dame.

DESCARRIÈRES, *passant la main pardessus son épaule.*

Donnez, je sais ce que c'est.... Oh! comme cela sent le cartel!

Madame BOURDON.

Eh bien! vous n'êtes pas plus habillé que cela?

DESCARRIÈRES.

C'est bon, c'est bon.

Madame BOURDON.

Et cette pauvre jeunesse qui vous attend!

DESCARRIÈRES.

Fermez la porte.

SCENE XV.

DESCARRIERES.

Quand je lirai, je sais d'avance ce qu'il y a dans ce billet. Un style malhonnête, et une invitation de se couper la gorge... Ah! mon dieu! quand les duels ne seront-ils plus à la mode? Je ne me corrigerai jamais d'être mauvaise tête... Voyons pourtant la prose du petit avocat. (*au moment de décacheter, il aperçoit l'adresse*) O ciel! *A monsieur Dumont!* la lettre que Benoît a remise tout à l'heure à Dorsey! Il y a trente mille francs et la main de Constance pour le porteur... O fortune!... Profitons de la méprise... Le joli cartel!... Et ces hommes qui sont toujours là... N'importe; je puis sortir à la nuit tombante. Je me présente chez M. Dumont, je reçois les trente mille francs, et mademoiselle Constance vaut bien mademoiselle Louison.

AIR : *Allez-vous en, gens de la noce.*

Attendez-moi, gens de la noce,
Vous pourrez m'attendre long-temps;

Gardez

Gardez votre beauté précoce
Qui m'attendait depuis trente ans.
Au bal vous comptiez tous d'avance
Danser au son des gais flons-flons,
Des cotillons,
Des rigaudons.
Gens de la noce, plus de danse;
Pourtant vous paierez les violons.

Je les entends; enfermons-nous.

(*Il ferme sa fenêtre.*)

SCENE XVI.

BENOIT, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, MADAME BOURDON, CORNET, LE COUSIN ET LA COUSINE JOBELIN, MADAME PICHARD, PARENS, VIOLON; peu après, DORSEY; ensuite MARIE-JEANNE, POISSARDES.

CORNET.

Une fois, deux fois, trois fois, monsieur Descarrières, venez-vous?... Hein? point de réponse... Oh! le monstre!

AIR : *Ah! quel scandale abominable!*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

Le cousin JOBELIN, *sortant de Notre-Dame.*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

Madame PICHARD, la cousine JOBELIN, *de même.*

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour cet enfant!

JOBELIN, *soutenant mademoiselle Jobelin, qui, de l'autre côté, est appuyée sur le petit Jobelin et la petite Pichard. Ils sont suivis des parens et du violon.*

Ah! c'est vraiment
Un tour pendable!

TOUS.

Quel déshonneur pour cet enfant !

(*Pendant ce chœur, madame Bourdon va chercher une chaise dans sa boutique. Mademoiselle Jobelin s'assied au milieu du théâtre.*)

Madame PICHARD, *à Jobelin.*

AIR : *Voici la Saint-Crépin.*

Que ce tour est vilain,
Mon cousin !

La cousine JOBELIN.

Quelle triste aventure!

Le cousin JOBELIN.

Pour le nom Jobelin,
Mon cousin,
C'est d'un bien triste augure,
Mon cousin.
Ce trait inhumain
Nous présage la fin
De votre race future.

JOBELIN.

AIR : *Je suis encor dans mon printemps.*

Quel affront pour mes cheveux blancs !
Ah ! croit-il que je lui pardonne !

Mademoiselle JOBELIN.

Ma force, en ces cruels instans,
Comme mon futur m'abandonne.

DORSEY *accourant, bas à Benoît.*

Benoit, l'on en veut à mes jours.

Mademoiselle JOBELIN, *à mi-voix.*

Venez, venez à mon secours ;
Voici le dernier de mes jours.

ENSEMBLE
DORSEY, *bas à Benoît.*
Venez, venez à mon
BENOIT.
Comptez, comptez sur mon
TOUS LES AUTRES.
Allons, allons à son
} secours.

(*On entoure mademoiselle Jobelin. Benoît emmène Dorsey.*)

MARIE-JEANNE, POISSARDES.

(*Marie-Jeanne, à la tête des poissardes, écartant la foule, et arrivant auprès de mademoiselle Jobelin.*)

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai, gai, gai, v'là des bouquets,
J'en apportons un' dose;
Pour la mariée ils sont ben faits;
Comme elle ils sont tout frais.

MARIE-JEANNE, *mettant brusquement une rose sous le nez de mademoiselle Jobelin.*

Voilà ce que j'propose
A monsieur vot' époux,
Un jour de noce un' rose
Vaut ben un'pièc' douz' sous.

MARIE-JEANNE, poissardes.

Eh! gai, gai, gai, v'là des bouquets,
J'en apportons un' dose;
Pour la mariée ils sont ben faits,
Et comme elle ils sont frais.

(*A l'avant-dernier vers, on entend le bourdon de Notre-Dame, qui frappe jusqu'à la fin.*)

JOBELIN.

AIR : *Ah! quel carillon!*

Quel carillon!
Ah! fuyons tout ce tapage!
Maudit bourdon!
Retournons dans la maison.

CORNET.

Comme un démon,
Ici je vais faire rage,
Chez ce luron
Je vais faire carillon.

(*Il frappe à la porte de Descarrières.*)

ENSEMBLE.

CORNET.

Comme un démon, etc.

MARIE-JEANNE et poissardes.

Eh ! gai, gai, gai, v'là des bouquets, etc.

LES AUTRES.

Quel carillon ! etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente la chambre de Benoît : une table sur laquelle est un manuscrit.)

SCENE PREMIERE.

BENOIT, *entrant chez lui, et portant de la lumière.*

Il est temps de rentrer ici. (*tirant une grosse montre d'argent*) Sept heures et demie : mon jeune homme ne tardera pas à venir. Il ne s'attend pas aux suprises que je lui ménage, et mon appartement fera aujourd'hui son effet. Je n'emploie ce coup de théâtre qu'aux bonnes occasions, et il faut être de mes intimes pour avoir part à ma confidence. La manière dont je jouis de ma petite fortune m'amuse beaucoup.... Vous me direz qu'il est ridicule de se piquer de singularité; qu'il est étrange surtout de.... Eh ! mon dieu, Messieurs, chacun a sa marotte.

AIR : *L'erreur gagne de jour en jour.*

Heureux dans ma bizarre humeur,
J'ai mes goûts, vous avez les vôtres;
Nul n'est blessé de mon bonheur;
Je ne fais pas comme tant d'autres.
Je sais, caressant la gaîté,
Et me dérobant à l'envie,
Avec originalité
Filer le roman de ma vie.

Mais il n'arrive pas.... Il est nuit, et je lui ai bien

indiqué... Je crois l'entendre. (*Il prend le bougeoir qu'il avait posé quelque part, et va à la porte.*) Est-ce vous, M. Dorsey ? Par ici ; prenez garde au tournant, ne lâchez pas la corde... Bon... Ah ! le voici.

SCÈNE II.

BENOIT, DORSEY.

BENOIT.

Eh bien ! comment trouvez-vous mon hôtel?

DORSEY.

Ah ! mon ami, que ne te dois-je pas ! tu m'as arraché au danger le plus pressant. Avec quelle adresse tu m'as fait passer au milieu des gens qui me guettaient!

BENOIT.

Je n'ai vu qu'un homme qui semblait vous épier.

DORSEY.

Ils étaient six.

BENOIT.

D'ailleurs, êtes-vous bien sûr que ce soit vous qu'ils cherchaient?

DORSEY.

Ce n'est pas la première fois....

BENOIT.

Ecoutez donc.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Sur nous on sait quel est l'empire
Et du desir et de la peur.
On voit, dans leur noble délire,
Par plus d'un prestige trompeur,
Devant soi ce que l'on desire,
Derrière soi ce que l'on craint.

DORSEY.

Oui, mais en vain l'un nous attire,
Quand souvent l'autre nous atteint.

BENOIT.

Comme il vous plaira. Et moi aussi je vous ai fait suivre, espionner..... J'avais mes raisons ; c'est comme cela que j'ai été instruit des particularités qui vous ont étonné ce matin, entre autres du procès où vous avez plaidé contre un parent du premier ministre. Mais je ne sais pas bien la cause...

DORSEY.

Ah! mon ami, la cause la plus juste; l'abus le plus révoltant du crédit et de l'autorité. Le marquis de Noircourt veut priver d'une terre qui lui plaît la personne qui en est propriétaire légitime... Une trame infernale, testament supposé, faux témoignages... Quelle cause pour le début d'un jeune avocat!

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

De cette femme, avec succès,
Je prends à l'instant la défense;
Bientôt je gagne son procès,
Et fais triompher l'innocence.

BENOIT.

Oui, monsieur l'avocat, j'entends;
Votre âme à l'amour s'abandonne.

DORSEY.

Mon cher, elle avait cinquante ans.

BENOIT.

Ah! sa cause était donc bien bonne!

DORSEY.

Le marquis veut se venger; son parent lui en donne les moyens. Je viens à Paris, on me poursuit, je me cache... On paraît m'oublier... Bientôt on se ressouvient de moi... Mais dans cette retraite

il me semble que je puis braver la vigilance de mes ennemis.

BENOIT.

Ils ne pourraient pas plus y pénétrer que le soleil, qui n'y est jamais venu.

DORSEY.

Maudit contre-temps! Ici, je ne pourrai profiter de ta lettre de recommandation, me présenter à M. Dumont, voir la charmante Constance....

BENOIT.

Il ne faut désespérer de rien; vous la verrez peut-être bientôt.

DORSEY.

Ah! mon ami, quel bonheur!.. Jusqu'à ce moment, que le temps va me paraître long!

BENOIT.

Eh bien! Monsieur, vous pourrez causer avec moi quand je vous tiendrai compagnie. Je vous occuperai encore, si vous le voulez, pendant mon absence... Vous pourrez parcourir ce recueil de notes, que je me suis amusé à rassembler dans des momens de loisir.

DORSEY.

Comment, Benoît, tu es donc auteur?

BENOIT.

Dieu m'en garde; je n'écris que pour moi.

DORSEY.

Mais tu es donc instruit?

BENOIT.

J'ai un peu lu.. Sans la lecture et la réflexion, que les journées seraient longues dans le poste que je garde! J'avais toujours, sous mon psautier, quelques livres de choix, que me prêtait un bouquiniste de mes amis.

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Après l'heure de la prière,
J'avais *Bossuet*, *Massillon*;
Quelquefois aussi *la Bruyère*
Venait se joindre à *Fénelon*.
Ah! qu'*Esther* me semblait divine!
Sans doute au Seigneur je plaisais,
Lorsque devant lui je lisais
Les vers qu'il dictait à *Racine*.

DORSEY.

Vous m'étonnez, Benoît.

BENOIT.

Il faut que je vous quitte.

DORSEY.

Quoi! déjà?

BENOIT.

Et si j'allais m'occuper de vous...

DORSEY.

Comment?

BENOIT.

Si j'allais chez M. Dumont...

DORSEY.

Allez vîte, Benoît; ne perdez pas de temps..... Que ne puis-je, comme vous, être admis auprès de Constance! Que ne puis-je prononcer à ses pieds le serment de l'adorer toute ma vie!

AIR : *En parcourant les doux climats* (de Lemoine).

Ah! puisque vous allez la voir,
Mon ami Benoit, de grâce,
Pour peindre l'amour et l'espoir,
Sachez vous mettre à ma place.
Du tendre cœur qu'elle enivra
Dites-lui bien le délire.

BENOIT.

Je pense encor ces choses-là,
Mais je ne sais plus les dire.

BENOIT.

Adieu; vous me reverrez plutôt que vous ne pensez. (*Il sort.*)

SCENE III.

DORSEY.

Voilà donc l'asile que je dois habiter... Dieu sait combien de temps! Benoît, à ce qu'il paraît, n'est pas ami du luxe. Je ne puis revenir de la surprise que me cause cet homme. Un donneur d'eau bénite, un... mendiant, avoir un langage et des manières... Et puis les vues qu'il a sur moi, les renseignemens qu'il s'est procurés, les obligations que je lui ai déjà... En vérité, cela sent l'aventure, et si j'avais la tête tant soit peu romanesque..... (*Il se trouve près de la table.*) Voilà sans doute le manuscrit dont il m'a parlé. (*Il le parcourt*) Oui; j'y retrouve sa gaîté, sa finesse d'observation. (*il tourne quelques feuillets*) Que vois-je! mon nom! (*lisant*) « Du 19 avril. Dorsey est peut-être l'homme que » je cherche... Du 10 mai. Les renseignemens sur » Dorsey sont bons.... Du 14. » (*s'interrompant*) C'était hier. « Dorsey épousera Constance. » Il écrit comme il parle. Ma foi, si je dois espérer le bonheur, il faut convenir que la fortune se sert, pour m'y conduire, d'un singulier moyen. N'importe.

AIR : *A voyager passant sa vie.*

Il faut croire à cette promesse,
Et ne désespérer de rien.
Tantôt j'étais dans la détresse,
Et le ciel m'envoie un soutien;
Je croyais perdre ma Constance;
On veut que je sois son époux.

Voilà, voilà, sans qu'on y pense,
Comme tout change autour de nous.

(*Avant la répétition du dernier vers, la boiserie du fond s'entr'ouvre et se replie sur elle-même. Le théâtre représente un salon assez bien décoré et éclairé.*)

Remettons ce manuscrit... O ciel! où suis-je? Est-ce une illusion? Je rêve, sans doute.... Je suis entré dans une misérable petite chambre, et je me crois dans un salon fort bien meublé. (*il parcourt le salon*) Tout ceci est réel... et je me sens bien éveillé... Allons, je suis au pouvoir d'un enchanteur; il veut me conduire de surprise en surprise... Ah! du moins, si, grâce à sa puissance magique, il me transportait dans la maison qu'habite Constance!... Chère Constance!

SCENE IV.

DORSEY, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Qui m'appelle?

DORSEY.

Duo du prisonnier.

O ciel! ô ciel! Constance dans ces lieux!

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc qui vous étonne,
Puisque je demeure en ces lieux?

DORSEY.

Je ne puis en croire mes yeux!
Est ce bien la même personne?

CONSTANCE.

Qui donc vous amène en ces lieux?

CONSTANCE.

Que parle-t-il de ressemblance?
Ne reconnaît-il plus Constance?
Puisse-t-il voir, pour être heureux,
Son cœur d'accord avec ses yeux!

ENSEMBLE.

DORSEY.

Quelle étonnante ressemblance!
Est-ce bien vous, ô ma Constance!
Puissé-je voir, pour être heureux,
Mon cœur d'accord avec mes yeux!

DORSEY.

Avez-vous le don de magie?

CONSTANCE, *approchant.*

Je n'en sais rien, en vérité.

DORSEY.

C'est un prestige, une féerie.

CONSTANCE.

C'est bien une réalité.

(*Dorsey lui prend la main.*)

CONSTANCE.

Il tient ma main, il la presse;
Faut-il donc montrer du courroux?
Ah! plus de crainte, de tristesse!
Il me chérit, quel sort plus doux!

ENSEMBLE.

DORSEY.

Ah! cette main que je presse
M'assure à présent que c'est vous.
Ah! plus de crainte, de tristesse!
Fut-il jamais un sort plus doux?

(*Dorsey se jette à ses pieds.*)

SCENE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Comment, Mademoiselle, un homme à vos pieds!... C'est vous, Monsieur! Comment êtes-vous entré ici?

DORSEY.

Comment?... En vérité, je n'en sais rien.

MARGUERITE.

(*à part*) Je le crois. Vous n'en savez rien : ceci est nouveau. Parlez, Monsieur, que venez-vous faire ici ? Comment vous êtes-vous introduit dans ce salon ?

DORSEY.

Je n'en sais rien encore.

MARGUERITE.

Songez que la garde de Constance m'est confiée, et retirez-vous.... ou plutôt rentrons, Mademoiselle ; appelons quelqu'un...

DORSEY.

Marguerite, vous me connaissez.

MARGUERITE.

De vue, Monsieur, et cela ne suffit pas.

CONSTANCE.

Vois ; il a une physionomie si honnête !

MARGUERITE.

Cela m'est égal.

AIR *de Claudine.*

Je n'aime pas qu'on se fie
Aux gens qu'on ne connaît pas.
De la physionomie,
Moi, je ne fais pas grand cas.
Des airs honnêtes nous frappent ;
Et, comme on sait bien cela,
Les fripons ne nous attrappent
Qu'avec ces figures-là.

DORSEY.

Vous pourriez me prendre....

MARGUERITE.

Ma foi, Monsieur, en fait d'amour, je vous

crois bien capable de voler ce que l'on ne vous donne pas... Et puis après, la belle avance ! pour être trahie, abandonnée comme les autres.

DORSEY.

Je vous atteste...

CONSTANCE.

Ah ! ma bonne, quelle mauvaise pensée !

MARGUERITE.

Voyez cette pauvre mademoiselle Jobelin !.. c'est la nouvelle du quartier.

CONSTANCE.

Quelle différence ! j'ai bien des années de moins qu'elle.

DORSEY.

Et tant d'attraits de plus !

MARGUERITE.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Combien jeunesse est confiante !

CONSTANCE.

Ah ! voilà le dicton bannal !
Il faut avoir l'âme méchante
Pour soupçonner toujours le mal.
Pourquoi vieillesse qu'on renomme
Veut-elle mal juger de tout,
Et voir un trompeur dans un homme....

MARGUERITE.

Ah ! c'est qu'elle en a vu beaucoup !

DORSEY.

Quelle sévérité !

MARGUERITE.

J'ai mes raisons pour cela. Quand on a de bonnes intentions, on ne s'introduit pas furtivement... Et d'ailleurs, ce n'est pas à Mademoiselle, c'est à M. Dumont qu'il faut s'adresser.

DORSEY.

C'est justement ce que je veux.

MARGUERITE.

Vous le voulez? (*appelant*) Monsieur Dumont! monsieur Dumont! Nous allons voir, Monsieur, comment vous vous en tirerez. (*à part*) Le pauvre jeune homme! (*appelant*) Monsieur Dumont! monsieur Dumont!

SCENE VI.

LES MÊMES, BENOIT, en robe de chambre, une visière verte sur les yeux.

BENOIT.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE.

Voilà quelqu'un...

BENOIT.

(*à part*) Inquiétons-le. (*haut*) Que demande Monsieur?

DORSEY.

Voici une lettre de recommandation.

BENOIT.

De quelle part?

DORSEY.

De la part de votre ami, monsieur Benoît.

BENOIT, *ironiquement.*

Qu'est-ce que c'est que monsieur Benoît?

DORSEY.

Monsieur, c'est...

BENOIT.

Ah! j'y suis: sans doute monsieur Benoît le banquier?

DORSEY.

Non, Monsieur.

BENOIT.

Ah ! peut-être monsieur Benoît le receveur-général ?

DORSET.

Mon dieu, non. C'est.... le donneur d'eau bénite de Notre-Dame.

BENOIT, *ironiquement.*

Le donneur d'eau bénite...

DORSEY.

Comment ! ne le connaîtriez-vous pas ?

BENOIT, *de même.*

Je crois qu'oui. On prétend qu'il est mon voisin.

DORSEY, *à part.*

Se serait-on moqué de moi !

MARGUERITE.

Oui : il demeure dans le petit escalier à côté de nous.

CONSTANCE, *à part.*

Je n'y comprends rien.

DORSEY.

Mais, Monsieur, c'est lui qui m'a introduit ici, c'est-à-dire dans sa chambre, où il m'offrait un abri contre mes persécuteurs. Tout-à-coup je ne sais comment je me suis trouvé...

BENOIT, *l'interrompant.*

Voyons cette lettre de recommandation.

DORSEY.

La voici. (*Il la lui présente*)

BENOIT, *lisant.*

« Vous êtes un insolent...

DORSEY.

DORSEY.

Ah ! mon dieu ! Mais, Monsieur...

BENOIT.

Permettez. « Et vous voudrez bien vous trouver » à six heures derrière Notre-Dame, pour me ren» dre raison de vos propos injurieux. » Ah ! voilà le style de M. Benoît ?

DORSEY.

Je vous assure....

BENOIT.

Comment, Monsieur, vous venez ici m'insulter ?

MARGUERITE.

Faut-il appeler au secours ?

CONSTANCE.

Ma bonne... (*bas à Dorsey*) Par quel hasard, ou plutôt quelle étourderie...

DORSEY.

Pardon, Monsieur ; cette lettre n'est pas de Benoît... C'est moi qui l'ai écrite.

BENOIT.

Comment ! il faut que je me batte avec vous !

DORSEY.

Et non, non : tout se déchaîne aujourd'hui contre moi. Daignez m'écouter ; voici l'exacte vérité. J'ai été insulté hier par un fat, à qui j'écrivais le cartel que vous venez de lire. J'adore la charmante Constance : j'espérais me faire connaître et mériter sa main. Benoît s'est dit votre ami, m'a donné une lettre de recommandation pour vous. J'en ai fait un échange qui cause votre erreur et mon désespoir. Le hasard me persécute... Je sens que je suis né malheureux.... Je n'espère plus rien.... Je vais trouver mon adversaire, me battre en désespéré, et mourir pour mettre fin à tout cela.

BENOIT.

Voilà un dénouement un peu sérieux.

DORSEY.

Ce coquin de Benoît a sans doute voulu s'amuser à mes dépens; mais j'en tirerai vengeance.

BENOIT.

Jeune homme, vous avez la tête vive.!. Calmez-vous. Je veux bien croire à votre méprise. Benoît vous a donné, dites-vous, une lettre de recommandation. C'est un original que ce Benoît.... N'importe; vous vous recommanderez sans doute vous-même. Quelle est votre fortune?

DORSEY.

Ma fortune ?

AIR : *De la belle Marie.*

Monsieur, j'ai quelque savoir,
Du zèle et de la jeunesse.

BENOIT.

Ah ! monsieur n'a pour richesse
Que le projet d'en avoir?

DORSEY.

Au barreau, j'ai l'espérance
Qu'un jour une honnête aisance
Deviendra la récompense
Du plus noble des métiers.
Je ferai pâlir le vice
Et triompher la justice.

BENOIT.

Que je plains vos héritiers !

DORSEY.

Oh ! Monsieur, j'espère bien avoir une charge dans la magistrature. J'en sais une vacante...

BENOIT.

Est-elle bien chère ?

DORSEY.

Trente mille francs.

BENOIT.

Et vous les avez ?

DORSEY.

Il ne me manque que cela.

BENOIT.

Monsieur croit peut-être qu'on lui fera crédit ? Et sans doute ce Benoît vous aura prévenu que je donnerai à Constance quarante mille francs ?

DORSEY.

Il ne m'avait dit que trente.

BENOIT, *à Constance.*

Allons, mon enfant, dites-nous ce que vous pensez de la proposition de monsieur.

CONSTANCE.

Mais....

BENOIT.

Voilà une réponse très-positive. Monsieur, ne vous chagrinez plus d'avoir perdu votre lettre de recommandation. Je vous attendais.

DORSEY.

Moi !

BENOIT.

Je sais comme Benoît tout ce qui vous est arrivé.

DORSEY.

Daignez m'expliquer...

(*On entend sonner.*)

MARGUERITE.

On sonne à la porte de la rue.

BENOIT.

Vois qui ce peut-être.

(*Marguerite sort.*)

DORSEY.

Monsieur, l'on me poursuit... Si c'était....

CONSTANCE, BENOIT.

Comment ! on vous poursuit....

BENOIT.

Constance, rentrez dans votre appartement. Vous, Dorsey, suivez-moi.

(*Il le conduit dans un cabinet.*)

SCENE VII.

MARGUERITE, DESCARRIERES.

MARGUERITE.

Eutrez ici, Monsieur, je vais avertir monsieur Dumont.

DESCARRIÈRES.

Allez, respectable gouvernante.

MARGUERITE, *à part, en s'en allant.*

Respectable ! je n'aime pas cet homme-là.

SCENE VIII.

DESCARRIERES.

Je suis sorti sans être aperçu de mes espions.... Maudite lettre de change ! Mais j'espère que monsieur Dumont la paiera. Je viens donc me présenter à la place de ce petit querelleur de Dorsey qui voulait se battre avec moi. Le tour n'est pas maladroit. On dit la jeune personne fort jolie, et tout annonce que le père est dans l'opulence. Trente mille francs de dot ! Courage, Descarrières..... Pourtant il y a quelque danger : on s'apercevra tôt ou tard du quiproquo.... Bah ! le mal sera fait ; j'aurai plû, reçu l'argent du papa, volé le cœur de la demoiselle....

Cette alliance vaut bien mieux que celle de l'estimable mademoiselle Jobelin.

AIR : *Adieu, Marton* (Epreuve villageoise).

Adieu, Louison, noble héritière
Du commissaire;
Vos antiques appas sur moi n'ont plus de droits.
Je n'en veux faire
Aucun mystère.
Ici, je suis certain de plaire,
Et je dois me défaire
D'un petit amour trop bourgeois.
Oui, d'un amour (*bis*) trop bourgeois.

« Joseph, me disait ma grand'mère,
» Tu seras heureux, je l'espère;
» Le hasard est l'ami des sots... »
Je méprisais de tels propos;
Et pourtant il me favorise.
Mais ce hasard, dont on médit,
Je viens prouver, sans contredit,
Que, s'il protége la sottise,
Il favorise aussi l'esprit.

Adieu, Louison, etc.
Mets sous ta loi
D'autres que moi;
Fais un heureux
Si tu le peux.

J'entends quelqu'un : de l'audace.

SCENE IX.

DESCARRIERES, BENOIT, avec sa visière verte.

BENOIT, *à part.*

Si je ne me trompe, c'est Descarrières.

DESCARRIÈRES.

J'ai sans doute l'honneur de saluer monsieur Dumont?

BENOIT.

C'est moi-même.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Je crois avoir vu cette figure-là quelque part.

BENOIT, *à part.*

C'est bien lui.

DESCARRIÈRES.

Monsieur, je ne vous dirai pas le motif qui m'amène ; cette lettre de recommandation, où l'on a la bonté de faire mon éloge, vous apprendra suffisamment et le peu que je vaux, et l'intérêt qui me conduit chez vous.

BENOIT, *à part*

La lettre que j'ai remise à Dorsey !

DESCARRIÈRES.

Elle a été écrite par un de mes meilleurs amis, qui se dit aussi le vôtre.

BENOIT.

(*à part*) Le coquin ! (*haut*) Donnez.

DESCARRIÈRES, *la lui présentant.*

Daignez en prendre lecture.

BENOIT, *lisant la signature.*

Benoît... Ah ! c'est Benoît qui vous l'a donnée.

DESCARRIÈRES.

Ce matin... Benoît est mon ami... Il est vrai qu'il m'a certaines obligations.

BENOIT, *à part.*

L'impudent ! Changeons le sens de ma lettre pour effrayer ce drôle-là.

DESCARRIÈRES.

Je lui ai prêté de l'argent qu'il ne m'a pas rendu.... Mais je suis au-dessus de cela.

BENOIT.

Voyons la lettre.

DUETTO.

BENOIT, *lisant.*

» L'homme qu'ici je vous adresse

» Est bien le plus mauvais sujet.... »

DESCARRIÈRES.

D'où vient donc cette impolitesse ?

BENOIT.

Laissez-moi lire, s'il vous plaît.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Quoi ! ces mots sont dans le billet !

BENOIT.

« Il fait des dettes sans cesse,
» Et ne s'acquitte jamais... »

DESCARRIÈRES.

Mais, monsieur, permettez...

BENOIT.

Paix.
« Perturbateur des familles,
» Il séduit toutes les filles ;
» Il a trompé dernièrement
» Une jeune et charmante enfant... »
(*s'interrompant*)
Eh quoi ! monsieur, est-il possible ?

DESCARRIÈRES.

Ah ! pour moi, quel moment terrible !

BENOIT.

Perfide, infâme suborneur !

DESCARRIÈRES.

Monsieur, croyez à mon honneur.

ENSEMBLE.

BENOIT.

Comment punir ce trait infâme ?
Ah ! que je ris de sa frayeur !

DESCARRIÈRES.

Ce reproche trouble mon âme.
Ah ! qu'il me cause de frayeur !

DESCARRIÈRES.

Je vais expliquer ma conduite.

BENOIT.

Laissez-moi donc lire la suite.
(*lisant*) « En lieu sûr, mon cher, s'il vous plaît,

» Enfermez ce mauvais sujet,
» Jusqu'à ce que le commissaire
» En tire vengeance exemplaire. «

DESCARRIÈRES.

Ces mots-là sont dans le billet?

BENOIT.

C'est-là ce que dit le billet.

DESCARRIÈRES, *à part.*

Au lieu de venir le remettre,
Que ne restais-je à ma fenêtre!

ENSEMBLE.

BENOIT.

Ah! comme j'ai bien lu ma lettre!
Ici je trompe le trompeur.
Ah! que je ris de sa frayeur!

DESCARRIÈRES.

Je suis perdu. Maudite lettre!
Adieu l'argent et le bonheur.
Ah! qu'il me cause de frayeur!

DESCARRIÈRES, *à part.*

Tâchons de m'échapper.

BENOIT.

Un moment, monsieur Descarrières. (*élevant la voix*) Marguerite, fermez toutes les portes.

DESCARRIÈRES.

Comment, Monsieur, vous prétendez...

BENOIT.

Exécuter l'ordre que renferme cette lettre.

DESCARRIÈRES.

Me voilà en chartre-privée. Malheureux jeune homme!

BENOIT.

Avouez que votre ami Benoît, à qui vous avez prêté de l'argent, vous rend un grand service.

DESCARRIÈRES.

Monsieur Dumont, vous avez l'air d'un bien honnête homme.

BENOIT.

Je n'écoute rien.

DESCARRIÈRES.

N'ayez pas la barbarie de me livrer au ressentiment de M. Jobelin.

BENOIT.

Malheureux père !...

DESCARRIÈRES.

J'ai fait une lettre-de-change.

BENOIT.

Tu seras vengé...

DESCARRIÈRES.

Je suis décrété de prise de corps.

BENOIT.

Le séducteur puni.

DESCARRIÈRES.

Le pauvre Descarrières...

BENOIT.

Et l'honneur de ta fille...

DESCARRIÈRES.

Couchera en prison.

BENOIT.

Réclame ma sévérité.

DESCARRIÈRES, *se jetant aux genoux de Benoît.*

Monsieur Dumont, il faut vous avouer mon stratagême : la lettre que je vous ai apportée n'a pas été écrite pour moi ; je suis venu à la place d'un autre... Le ciel me punit, et...

SCENE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ah ! Monsieur, quel événement ! La maison est pleine de gens de justice. On fait des visites chez tous les locataires.... On parle d'un prisonnier échappé....

BENOIT, *à part.*

Serait-ce Dorsey ?

MARGUERITE.

D'un mauvais sujet que l'on cherche.

DESCARRIÈRES.

C'est moi. Monsieur Dumont, cachez-moi, par pitié !

BENOIT.

Comment sauver Dorsey ?

MARGUERITE.

Miséricorde ! je les entends.

DESCARRIÈRES, *après avoir cherché des yeux.*

Sauvons-nous dans ce cabinet.

(*Il s'élance dans le cabinet où est Dorsey.*)

MARGUERITE.

Les voilà : je vais m'enfermer avec Mademoiselle.

(*Elle sort par une porte latérale.*)

SCENE XI.

CORNET, LES SOLDATS DU GUET, BENOIT.

CORNET.

AIR : *Poursuivre avec sévérité* (du Diable en vacance).

Je viens ici de par le roi ;

Ne faites pas résistance avec moi.
A la porte,
J'ai main forte.
Monsieur de Sartine est adroit.
Comme il connait les gens, à nous il s'en rapporte,
Et moi je suis son bras droit.

LES SOLDATS DU GUET.

Monsieur Cornet, oui, Cornet est son bras droit.

CORNET, les Soldats du Guet.

Cherchez / Cherchons bien } le coupable.

Soyez / Soyons tous } vigilans ;

Et songez / Et songeons } qu'en tout temps

Le guet doit etre inexorable.

BENOIT, *à part.*

Quel embarras !

CORNET.

(*à part*) Ah! si je pouvais trouver ici M. de la Tude! (*haut*) Nous avons appris que quelqu'un que l'on cherche par ordre de M. le lieutenant de police est entré dans cette maison.

BENOIT.

(*à part*) C'est lui. (*haut*) Messieurs, il n'y a personne ici....

CORNET.

Ne cherchez point à éluder, on l'a vu.

DESCARRIÈRES, *élevant la voix dans le cabinet.*

Qu'est-ce à dire?

DORSEY, *de même.*

Vous êtes un lâche.

CORNET.

Qu'entends-je là-dedans ?

BENOIT.

(*à part*) Quel contretemps ! (*haut*) C'est.... ma fille qui gronde sa gouvernante.

DORSEY, *élevant la voix dans le cabinet.*

Un bon coup d'épée...

CORNET.

Comment, Monsieur, votre fille donne des coups d'épée !

BENOIT.

Je vous assure...

CORNET.

Entrons. (*aux soldats*) Entrez.

SCENE XII.

LES MÊMES, DORSEY, DESCARRIERES.

DORSEY, *sans voir le guet, et sortant du cabinet, en tenant Descarrières au collet.*

Oui, vous m'en rendrez raison. (*apercevant le guet*). Que vois-je !

CORNET, *à part.*

Mon homme de ce matin !

DESCARRIÈRES, *sans voir le guet.*

Monsieur, j'ai de très-bonnes raisons à vous donner.

CORNET.

Monsieur Descarrières !

DESCARRIÈRES.

Hélas ! oui.

CORNET.

Que le diable vous emporte! Je me croyais débarrassé de vous. Mademoiselle Jobelin aurait peut-être consenti à m'épouser, et il faut que je vous retrouve ici.

DESCARRIÈRES.

Eh bien! renvoyez-moi, je ne demande pas mieux.

CORNET.

Non ; le devoir avant l'amour. (*examinant Dorsey, et jetant alternativement les yeux sur un papier qu'il tire de sa poche, et qu'un des gardes examine avec lui. A demi-voix*) Voyons le signalement..... C'est cela.... Cependant... hein?.. (*au garde*) Regarde donc; pas de doute, c'est lui, c'est monsieur de la Tude. (*à Dorsey*) Pour vous, Monsieur, je m'empare de votre personne.

DORSEY.

De quel droit, s'il vous plaît?

CORNET, *à demi-voix.*

Non, la police n'est pas instruite!.. Je suis peut-être une bête... La Bastille.... les fossés.... une échelle de corde. .. Eh bien! y êtes-vous maintenant?

DORSEY.

Non, pas encore; je n'y comprends rien.

BENOIT.

Mais, Messieurs...

CORNET.

Le commissaire vous dira le reste.... à tous les deux; car Monsieur ayant été trouvé ici.... je dois arrêter monsieur Dumont.

BENOIT.

Comme vous voudrez; je n'ai rien à craindre.

DORSEY, *bas à Benoît.*

Et c'est à cause de moi...

BENOIT, *bas à Dorsey.*

Soyez tranquille.

CORNET, *bas à l'un des Soldats.*

Vas sur-le-champ prévenir monsieur et mademoiselle Jobelin que Descarrieres est ici.

LE SOLDAT.

J'y cours. (*Il sort.*)

DESCARRIÈRES.

Monsieur Cornet, monsieur le guet, je voudrais vous dire un mot en particulier.

CORNET.

De quoi s'agit-il?

DESCARRIÈRES, *après avoir amené sur le devant de la scène Cornet et le guet.*

Chut. Vous avez trouvé celui que vous cherchiez; moi, que vous ne cherchiez pas, vous n'êtes pas forcés de m'avoir trouvé. Si vous voulez me laisser décamper, je vous promets... je vous promets...

CORNET.

Eh bien! quoi donc?

DESCARRIÈRES.

Je vous promets...

(*Pendant ce temps, Benoît, après avoir fait signe à Dorsey, referme la cloison secrète. Les lumières étant dans l'autre partie du théâtre, l'avant-scène reste dans l'obscurité.*)

SCENE XIII.

CORNET, DESCARRIERES, LE GUET.

CORNET.

Eh bien! qui est-ce qui éteint les lumières? (*en se retournant, le guet et lui heurtent la cloison*).... Ah! mon dieu! que veut dire ceci?

MORCEAU D'ENSEMBLE,

Musique de Doche.

ENSEMBLE.

CORNET, le Guet.

O ciel! quelle aventure
Mais où sommes-nous donc?
Nous croyons faire une capture,
Et c'est nous qu'on met en prison!

DESCARRIÈRES.

Messieurs les faiseurs de capture,
Ainsi que moi sont en prison.

CORNET.

Holà! morbleu, de la lumière!
Holà! quelqu'un : se moque-t-on de nous?

DESCARRIÈRES.

Parbleu! la chose est assez claire.

CORNET.

Claire.... pas trop. Redoutez mon courroux :
Ouvrez-nous, ouvrez-nous.

TOUS, *excepté Descarrières.*

Ouvrez-nous.

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADAME BOURDON, sa chandelle à la main, entrant par la petite porte latérale.

Mad. BOURDON, *mettant son bougeoir sous le nez de Cornet.*

Benoît! Benoît! Eh quoi! monsieur Cornet, c'est vous!
(*Elle approche également sa lumière de chaque soldat du guet.*)

CORNET.

Ah ! madame Bourdon, dites, où sommes-nous?
Eclairez-nous;
Prêtez-nous ici vos lumières.

Mad. BOURDON, *de même à Descarrières.*

Que vois-je ! monsieur Descarrières....
Le guet.... En veut-on à Benoit?

SCENE XV.

LES MÊMES, BENOIT, dans son premier costume, un bougeoir à la main, et entrant par la petite porte.

BENOIT.

Que vient-on faire chez Benoit?

TOUS, *excepté Benoît.*

Eh quoi! nous serions chez Benoit!

BENOIT.

Au pauvre donneur d'eau bénite,
Pourquoi, pourquoi cette visite?

CORNET.

Se peut-il donc qu'en cet endroit
Loge Benoît?

Mad. BOURDON.

Oui, c'est ici, je vous le jure.
Je venais causer avec lui
Sur les affaires d'aujourd'hui;
Car il a la mémoire sûre.
Il sait, près de son bénitier,
Tout ce qu'on fait dans le quartier;
Enterremens et mariages;
Il entend tous les jours
Mille nouveaux discours;
Les affaires des ménages,
Les baptêmes, les repas;
De tous nos voisins les tracas.
On aime à causer sans médire,
Rien seulement que pour s'instruire.

CORNET.

Paix! oh! la langue de serpent!

Madame BOURDON.

Ecoutez encore un moment.

TOUS,

TOUS, *excepté Benoît.*

Paix donc, bavarde !

Mad. BOURDON.

Quelle injure !
Oh ! que le guet est brutal !

CORNET.

Allons de cette aventure
Dresser un procès-verbal.

TOUS, *excepté Benoît et Descarrières.*

Allons de cette aventure
Dresser un procès-verbal.

BENOIT.

Veuillez m'expliquer cette affaire.

CORNET.

Sans doute on te l'expliquera,
Mais, morbleu ! chez le commissaire.

BENOIT.

Ah ! quel malheur m'arrive là !

Mad. BOURDON.

Pourquoi diable arrivez-vous là ?

CORNET.

J'ai la mémoire fraîche et sûre ;
Mais pendant que l'on est en train,
On fait bien mieux son écriture.
Or, pour écrire, allons soudain
Au cabaret voisin.

CORNET, le Guet.

Oui, pour écrire, allons soudain
Au cabaret voisin.

ENSEMBLE.

DESCARRIÈRES.

Ah ! pour moi quelle aventure !
Maudit Benoît ! billet fatal !

CORNET, le Guet.

Là, de cette aventure
Nous ferons le procès-verbal.

Mad. BOURDON.

Moi ! bavarde ! quelle injure !
Ah ! que le guet est brutal !

BENOIT, *à part.*

Racontez votre aventure,
On rira du procès-verbal.

SCENE XVI.

LES MÊMES, JOBELIN, MADEMOISELLE JOBELIN, LE COUSIN JOBELIN, MARGUERITE, CONSTANCE, DORSEY, derrière la cloison.

JOBELIN.

Holà ! monsieur Cornet ! Qu'est devenu mon clerc ? Ouvrez, ouvrez de par le roi !

BENOIT.

(*à part*) De par le roi ! j'obéis. (*haut, élevant la voix*) Marguerite, faites ouvrir la cloison. Messieurs, rangez-vous.

(*La cloison se replie. Surprise de Jobelin et de ses parens. Tableau.*)

CORNET.

Ah ! nous voilà délivrés. Monsieur Jobelin, que vous êtes venu à propos !

DESCARRIÈRES, *à part.*

Non pas pour moi.

JOBELIN, *à Descarrières.*

Vous voilà donc ! Corbleu ! nous allons avoir beau jeu ! Et ces cloisons mobiles, ces portes secrètes...

DESCARRIÈRES.

Monsieur Jobelin...

Mademoiselle JOBELIN.

Que faisiez-vous ici, infidèle ?

JOBELIN.

Paix, ma fille ! Il s'agit bien de cela maintenant !

CORNET.

Monsieur Jobelin, j'ai arrêté monsieur de la Tude.

JOBELIN.

Ah! ah! excellente capture!

Le cousin JOBELIN, *à Dorsey.*

Eh quoi! c'est vous, Monsieur?

DORSEY.

Moi-même.

Le cousin JOBELIN.

Il y a un mois que vous n'êtes venu à mon étude; j'ai bien des choses à vous dire de la part de madame Darmincourt.

DORSEY.

Cette veuve dont j'ai gagné la cause!

Le cousin JOBELIN.

Elle a fait votre paix avec le ministre.

JOBELIN.

Cousin, est-ce que vous connaissez monsieur de la Tude?

Le cousin JOBELIN.

Quoi! vous prenez Monsieur..... Eh! c'est un jeune avocat; il se nomme Dorsey.

CORNET.

Et pourquoi monsieur se cachait-il chez monsieur Dumont?

JOBELIN.

Où est-il ce monsieur Dumont, que je l'interroge?

BENOIT.

Me voici, monsieur Jobelin.

JOBELIN et DORSEY.

Comment! Benoît!

BENOIT.

Oui, moi-même.

CORNET.

Eh mais! oui, c'est la même figure. Monsieur Jobelin, cet homme est Benoît, et cependant c'est monsieur Dumont.

JOBELIN.

Diable ! Cornet, mettez-vous à cette table, et verbalisons.

BENOIT.

Monsieur Jobelin, je vais en deux mots vous expliquer...

JOBELIN.

Paix ! ne parlez que lorsque vous serez requis de le faire. Plaçons-nous. Pourquoi vous appelez-vous Benoît et Dumont ?

BENOIT.

L'un est mon nom de baptême, l'autre mon nom de famille.

JOBELIN.

Que signifie cette cloison secrète ?

BENOIT.

Elle sépare mon salon du petit cabinet que j'habitais lorsque j'étais pauvre.

JOBELIN.

Vous êtes donc riche ?

BENOIT.

Non : mais je jouis d'une certaine aisance.

JOBELIN.

D'où vient votre fortune ?

BENOIT.

Tout le monde me l'a donnée.

JOBELIN.

Que faites-vous ?

BENOIT.

Je donne de l'eau bénite à ceux qui en veulent.

JOBELIN.

Vous allez me faire croire qu'à ce métier....

BENOIT.

Rien n'est plus vrai : ma petite fortune est le miracle de l'économie... Voulez-vous écouter mon histoire ?

TOUS.

Oui, oui, oui.

BENOIT.

Je vous demanderai la permission de la chanter.

JOBELIN.

La chanter! vous moquez-vous de la justice?

BENOIT.

Je ne serai pas le premier avocat qui aura chanté en plaidant.

JOBELIN.

Chantez votre cause.

BENOIT.

ROMANCE.

AIR NOUVEAU DE DOCHE.

Premier couplet.

Le petit Benoît à douze ans
Avait la voix assez jolie;
Il était pauvre et sans parens:
On l'aimait à la sacristie.
Il eut l'emploi d'enfant de chœur.
Au ciel, adressant sa prière,
Benoît chantait de tout son cœur
Le Dieu qui lui servait de père.

Deuxième couplet.

Benoît chanta jusqu'à vingt ans;
Mais sa voix cessa d'être claire;
Puis on le vit, en peu de temps,
Sonneur, bedeau, porte-bannière.
L'âge vint, et, par tant d'états,
Il perdit sa vigueur première:
Pourtant Benoît ne voulut pas
Quitter la maison de son père.

Constance, veuillez chanter le troisième couplet.

CONSTANCE.

Troisième couplet.

De ce vase où chaque chrétien
Va puiser une eau salutaire,
On nomma Benoît le gardien.
Doux et tranquille ministère!

Vieux, à la jeunesse aujourd'hui
Prêtant un appui tutélaire,
Il fait ce que l'on fit pour lui;
D'une orpheline il est le père.

TOUS.

Une orpheline!

DORSEY.

Que voulez-vous dire?

BENOIT.

Que ma chère Constance n'est point ma fille, et que sa tante, madame Darmincourt, qui vous doit sa fortune, achevera l'ouvrage de Benoît.

DORSEY.

Quoi! cette dame est la parente...

Le cousin JOBELIN.

Je réponds de ses intentions; je puis vous les montrer par écrit dans mon étude.

BENOIT.

Sachez que j'ai agi d'accord avec elle.

CONSTANCE.

Cher Benoît, que ne vous devons-nous pas!

BENOIT.

C'est à l'éloquence, au courage de l'avocat que vous devez tout. Mon jeune ami, vous n'avez plus besoin de moi; mais j'espère que vous ne dédaignerez pas d'accepter de Benoît le prix de votre charge. J'aime à tenir parole, je ne donne pas de l'eau bénite de cour. Je quitte pourtant mon bénitier, et je vais présenter Constance à sa tante, si pourtant monsieur le commissaire me permet de faire le voyage.

JOBELIN.

Je ne m'y oppose point, Benoît; la cour vous renvoie sans frais, ni dépens.

CORNET, *aux pieds de mademoiselle Jobelin.*

Maintenant, aimable Jobelin, acceptez mon cœur

et ma main, et songez qu'en remplacant un infidèle, je jure de ne l'être jamais.

Mademoiselle JOBELIN.

Et Descarrières?

JOBELIN.

Je vais le renvoyer à ses parens qui paieront ses dettes, et en feront ce qu'ils pourront.

DESCARRIÈRES.

Mais monsieur Jobelin...

JOBELIN.

Sortez, Monsieur... Et toi, ma fille, je te conseille d'épouser Cornet.

CORNET.

Prononcez mon arrêt.

Mademoiselle JOBELIN.

Soyez donc heureux.

VAUDEVILLE.

AIR : *De M. Sauvage.*

BENOIT.

J'étais un donneur d'eau bénite;
Ce n'est pas un poste brillant.
Chacun, dans sa sainte visite,
Me donnait l'aumône en passant.
Par une adresse peu commune,
J'ai pourtant amassé du bien.
Dans ce siècle, en fait de fortune,
Il ne faut s'étonner de rien.

Mademoiselle JOBELIN.

D'une femme jeune et jolie,
Le trop volage époux Damon
Délaisse sa charmante amie
Pour courtiser une laidron.
Vingt Adonis pour Isabelle,
De plaire cherchent le moyen....
Un magot enflamme la belle....
Il ne faut s'étonner de rien.

JOBELIN.

Le vieil Orgon demande Laure,
Afin d'avoir des héritiers;

Mais c'est son cousin qui l'adore,
Qu'elle épouserait volontiers.
De calmer leur douleur amère
Les amans trouvent le moyen....
Un beau jour Orgon devient père.
Il ne faut s'étonner de rien.

MARGUERITE.

Ils sont passés ces jours de fête,
Et je n'espère plus charmer:
Mais si quelque jeune homme honnête
S'avisait encor de m'aimer!
D'éclairer sa jeune ignorance,
Je retrouverais le moyen.
Avec un peu d'expérience,
Il ne faut s'étonner de rien.

DORSEY.

En vain, infidèle à la gloire,
Grossissant son flot irrité,
Un fleuve arrête la victoire....
Le fleuve bientôt est dompté.
Mars, au sein même des obstacles,
De triompher a le moyen.
Après de semblables miracles,
Il ne faut s'étonner de rien.

CORNET.

J'ai vu, par un hasard unique,
Un Beaunois vraiment esprit fort;
Un Gascon toujours véridique;
Un Picard qui disait j'ai tort;
Une prude à l'amour rebelle;
Un procureur homme de bien;
Enfin, une épouse fidèle....
Il ne faut s'étonner de rien.

CONSTANCE, *au Public.*

Auteurs, comme acteurs, à vous plaire,
Consacrant leur talent, leur jeu,
Ont vu souvent que le parterre
Daignait se contenter de peu.
De doubler leur reconnaissance,
Dansvos mains est un sûr moyen;
Prouvez-leur qu'en fait d'indulgence
Il ne faut s'étonner de rien.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2380
P23B4

Pain, Marie Joseph
Benoit